

Corpus de textes :

Littérature du XXème

Extrait 1 : ¹

La mère du narrateur est mercière. Elle rend des dentelles sur les marchés.

Pour m'échapper, fallait que je mente, je disais que j'allais chercher des frites. Popaul, ma mère le connaissait bien, elle pouvait pas le renifler, même de loin, elle me défendait que je le fréquente. On se barrait quand même ensemble, on vadrouillait³ jusqu'à Gonesse. Moi je le trouvais irrésistible... Dès qu'il avait un peu peur il était secoué par un tic, il se tétait d'un coup, toute la langue, ça lui faisait une sacrée grimace. À la fin moi je l'imitais, à force de me promener avec lui.

Sa mercière, Popaul, elle lui passait avant qu'il parte une drôle de veste, une toute spéciale, comme pour un singe, toute recouverte de boutons, des gros, des petits, des milliers, devant, derrière, tout un costard d'échantillons, des nacres, des aciers, des os... [...] Popaul, je le croyais régulier, loyal et fidèle. Je me suis trompé sur son compte. Il s'est conduit comme une lope. Il faut dire les choses. Il me parlait toujours d'arquebus.

Je voyais pas trop ce qu'il voulait dire. Il amène un jour son fourbi. C'était un gros élastique monté, une espèce de fronde, un double crochet, un truc pour abattre les piafs.

Il me passe encore son machin... Je le charge avec un gros caillou. Je tire à fond sur le manche... About de caoutchouc... Je fais à Popaul : « Vise donc là-haut ! » et clac ! Ping ! Patatrac !... En plein dans l'horloge !... Tout vole autour en éclats... J'en reste figé comme un con. J'en reviens pas du boucan que ça cause... le cadran qui éclate en miettes ! Les passants radinent... Je suis paumé sur place. Je suis fait comme un rat... Ils me tiraillent tous par les esgourdes. Je gueule : « Popaul ! »... Il a fondu !... Il existe plus !...

Ils me traînent jusque devant ma mère. Ils lui font une scène horrible. Il faut qu'elle rembourse toute la casse, ou bien ils m'embarquent en prison. Elle donne son nom, son

¹ CELINE Louis Ferdinand, *Mort à crédit*, 1936, Gallimard, Paris

adresse... J'ai beau expliquer : « Popaul » !... Il s'abat sur moi tellement de gifles que je vois plus ce qui se passe...

Extrait 2 :

Les années qui ont suivi la libération ont vu une philosophie, l'existentialisme, dominer la pensée française, régner sur le roman et le théâtre, et tendre à jouer un rôle politique, soit en accord, soit en opposition avec le marxisme. Dernier stade de la vulgarisation, le terme a même servi à qualifier une mode : il fut un temps où tel café de Saint-Germain-des-Prés, telle chanson, tel débraillé moral ou vestimentaire passaient pour « existentialistes ». Pour significatifs qu'ils aient été, cet engouement, ces avatars inattendus sont déjà tombés dans l'oubli, ce qui permettra peut-être de discerner plus aisément l'intérêt de la doctrine et l'ampleur de ses répercussions sur les lettres françaises. L'influence de la philosophie sur la littérature n'est certes pas un fait nouveau dans le pays de Descartes, mais elle est particulièrement frappante en l'occurrence, car la nature même de l'existentialisme l'amène à s'exprimer par l'œuvre d'art, roman ou drame, autant que par le traité théorique.

Extrait 3:²

Dans le planétarium ou Les fruits d'or, la matière du roman n'est jamais ni l'« histoire », qui ne constitue que le support schématique de relations complexes, ni les « sentiments » de la psychologie traditionnelle, qui apparaissent comme de simples éléments du jeu social, recouvrant et dissimulant les réalités profondes. C'est, paradoxalement, l'informulable et l'indéfinissable que Nathalie Sarraute essaie de capter. Refusant la forme actuelle de la société, ses lois et sa morale, elle en rejette simultanément la psychologie, c'est-à-dire les pouvoirs du langage. L'analyse psychologique traditionnelle repose sur l'acceptation des normes de ce langage, c'est-à-dire des noms dont il désigne les sentiments et les attitudes, des adjectifs qui les qualifient. Jusqu'à une époque récente, lorsqu'on lisait

² BAQUÉ Françoise, Le nouveau roman

dans un roman l'analyse d'une passion amoureuse, d'un accès de jalousie, etc., il ne pouvait y avoir de doute sur l'adéquation de la description à la réalité psychologique ; le nom recouvrait le sentiment, et tout sentiment devait pouvoir être nommé. Pour Sarraute, cette adéquation n'est plus possible. Le langage est un masque, ses définitions servent de refuge à l'hypocrisie et déguisent d'oripeaux rassurants une réalité vertigineusement complexe

Extrait 4 :³

On peut encore plus facilement interpréter La jalousie comme la reconstitution « objective » d'un contenu mental. Au niveau du récit, le personnage-sujet le jaloux est totalement absent ; mais la teneur de ce récit ne cesse d'impliquer sa présence : tout est vu (ou imaginé) par lui, ou plutôt tout ce que nous voyons et qui nous est objectivement et minutieusement décrit relève de son choix, et c'est uniquement ce choix qui, découpant la réalité extérieure d'une façon en elle-même significative, nous révèle sa présence sans qu'intervienne aucune déformation subjective. C'est également le choix et l'agencement des descriptions qui font de Dans le labyrinthe (1959) un univers de cauchemar et d'angoisse. Le décor fait penser à celui des Gommages par son aspect rectiligne et désertique, mais il semble difficile de lui attribuer une valeur de référence à un autre plan de signification mythique ou symbolique.

Extrait 5 :⁴

Parallèlement à la dissolution ou à l'absence du personnage, c'est la présence et même l'invasion des choses qui caractérisent la plupart des œuvres du « Nouveau Roman ». On a été jusqu'à parler, à leur propos, de « chosisme », et l'on sait quels remous et quels jugements outranciers ont suscités chez les critiques traditionnels les descriptions d'objets de Robbe-Grillet ou de Butor : il n'en est pas moins vrai que les objets occupent dans leurs livres et selon des modes d'ailleurs très différents une place prépondérante, ainsi que chez Beckett, Nathalie Sarraute ou Claude Simon. Il existe toute une tradition littéraire de

³ Ibidem

⁴ Ibidem

l'objet. Les choses vêtements, meubles, etc. ont toujours constitué non seulement l'entourage, mais le prolongement nécessaire du personnage de roman

Extrait 6 :⁵

Par malheur, les choses se passent tout différemment dans la psychanalyse. Le traitement psychanalytique ne comporte qu'un échange de paroles entre l'analysé et le médecin. Le patient parle, raconte les événements de sa vie passée et ses impressions présentes, se plaint, confesse ses désirs et ses émotions. Le médecin s'applique à diriger la marche des idées du patient, éveille ses souvenirs, oriente son attention dans certaines directions, lui donne des explications et observe les réactions de compréhension ou d'incompréhension qu'il provoque ainsi chez le malade. L'entourage inculte de nos patients, qui ne s'en laisse imposer que par ce qui est visible et palpable, de préférence par des actes tels qu'on en voit se dérouler sur l'écran du cinématographe, ne manque jamais de manifester son doute quant à l'efficacité que peuvent avoir de « simples discours », en tant que moyen de traitement.

Extrait 7 :⁶

Avec le temps, j'ai simplement aperçu que même ceux qui étaient meilleurs que d'autres ne pouvaient s'empêcher aujourd'hui de tuer ou de laisser tuer parce que c'était dans la logique où ils vivaient, et que nous ne pouvions pas faire un geste en ce monde sans risquer de faire mourir. Oui, j'ai continué d'avoir honte, j'ai appris cela, que nous étions tous dans la peste, et j'ai perdu la paix. Je la cherche encore aujourd'hui, essayant de les comprendre tous et de n'être l'ennemi mortel de personne. Je sais seulement qu'il faut faire ce qu'il faut pour ne plus être un pestiféré et que c'est là ce qui peut, seul, nous faire espérer la paix, ou une bonne mort à son défaut. C'est cela qui peut soulager les hommes et, sinon les sauver, leur faire le moins de mal possible et même parfois un peu de bien. Et

⁵ FREUD Sigmund, Psychanalyse 2, études sur l'hystérie et textes anciens

⁶ La peste

c'est pourquoi j'ai décidé de refuser tout ce qui, de près ou de loin, pour de bonnes ou de mauvaises raisons, fait mourir ou justifie qu'on fasse mourir.

Extrait 8 :⁷

Le paysage de mes jours semble se composer, comme les régions de montagne, de matériaux divers entassés pêle-mêle. J'y rencontre ma nature, déjà composite, formée en partie d'instinct et de culture. Ça et là, affleurent les granits de l'inévitable ; partout les éboulements du hasard. Je m'efforce de reparcourir ma vie pour y trouver un plan, y suivre une veine de plomb ou d'or, l'écoulement d'une rivière souterraine, mais ce plan tout factice n'est qu'un trompe l'œil du souvenir. De temps en temps, dans une rencontre, un présage, une suite définie d'événements, je crois reconnaître une fatalité, mais trop de routes ne mènent nulle part, trop de sommes ne s'additionnent pas. Je perçois bien dans cette diversité, la présence d'une personne, mais sa forme semble presque toujours tracée par la pression des circonstances ; ses traits se brouillent comme une image reflétée sur l'eau. Je ne suis pas de ceux qui disent que leurs actions ne leur ressemblent pas.

Extrait 9 :⁸

« Ainsi, il n'y a pas de nature humaine, puisqu'il n'y a pas de Dieu pour la concevoir. L'homme est non seulement tel qu'il se conçoit, mais tel qu'il se veut, et comme il se conçoit après l'existence, comme il se veut après cet élan vers l'existence, « l'homme n'est rien d'autre que ce qu'il se fait. Tel est le premier principe de l'existentialisme. C'est aussi ce qu'on appelle la subjectivité, et que l'on nous reproche sous ce nom même. Mais que voulons-nous dire par là, sinon que l'homme a une plus grande dignité que la pierre ou que la table ? Car nous voulons dire que l'homme existe d'abord, c'est-à-dire que l'homme est d'abord ce qui se jette vers un avenir, et ce qui est conscient de se projeter dans l'avenir. »

Extrait 10 :⁹

⁷ Mémoires d'Hadrien

⁸ SARTRE Jean Paul, l'existentialisme est un humanisme

⁹ Ibidem

« Ceci nous permet de comprendre ce que recouvrent des mots un peu grandiloquents comme angoisse, délaissement, désespoir. Comme vous allez voir, c'est extrêmement simple. D'abord, qu'entend-on par angoisse ? L'existentialiste déclare volontiers que l'homme est angoisse. Cela signifie ceci : l'homme qui s'engage et qui se rend compte qu'il est non seulement celui qu'il choisit d'être mais encore un législateur choisissant en même temps que soi l'humanité entière, ne saurait échapper au sentiment de sa totale et profonde responsabilité. Certes beaucoup de gens ne sont pas anxieux mais nous prétendons qu'ils se masquent leur angoisse, qu'ils la fuient ; certainement beaucoup de gens croient en agissant n'engager qu'eux-mêmes, et lorsqu'on leur dit : mais si tout le monde faisait comme ça ? Ils haussent les épaules et répondent : tout le monde ne fait pas comme ça. Mais en vérité, on doit toujours se demander : qu'arriverait-il si tout le monde en faisant autant ? et on n'échappe à cette pensée inquiétante que par une sorte de mauvaise foi. »

Extrait 11 :¹⁰

« Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux : c'est le suicide. Juger que la vie vaut ou ne vaut pas la peine d'être vécue, c'est répondre à la question fondamentale de la philosophie. Le reste, si le monde a trois dimensions, si l'esprit a neuf ou douze catégories, vient ensuite. Ce sont des jeux ; il faut d'abord répondre. Et s'il est vrai, comme le veut Nietzsche, qu'un philosophe, pour être estimable, doive prêcher d'exemple, on saisit l'importance de cette réponse puisqu'elle va précéder le geste définitif. Ce sont là des évidences sensibles au cœur, mais qu'il faut approfondir pour les rendre claires à l'esprit.

Extrait 12 :¹¹

« Devant ces contradictions et ces obscurités, faut-il donc croire qu'il n'y a aucun rapport entre l'opinion qu'on peut avoir sur la vie et le geste qu'on fait pour la quitter ?

¹⁰ CAMUS Albert, Le mythe de Sisyphe

¹¹ Ibidem

N'exagérons rien dans ce sens. Dans l'attachement d'un homme à sa vie, il y a quelque chose de plus fort que toutes les misères du monde. Le jugement du corps vaut bien celui de l'esprit et le corps recule devant l'anéantissement. Nous prenons l'habitude de vivre avant d'acquiescer celle de penser. Dans cette course qui nous précipite tous les jours un peu plus vers la mort, le corps garde cette avance irréparable. Enfin, l'essentiel de cette contradiction réside dans ce que j'appellerai l'esquive parce qu'elle est à la fois moins et plus que le divertissement au sens pascalien. »

Extrait 13 :¹²

« Ce monde, je puis le toucher et je juge encore qu'il existe. Là s'arrête toute ma science, le reste est construction. Car si j'essaie de saisir ce moi dont je m'assure, si j'essaie de le définir et de le résumer, il n'est plus qu'une eau qui coule entre mes doigts. Je puis dessiner un à un tous les visages qu'il sait prendre, tous ceux aussi qu'on lui a donnés, cette éducation, cette origine, cette ardeur ou ces silences, cette grandeur ou cette bassesse. Mais on n'additionne pas des visages. Ce cœur même qui est le mien me restera à jamais indéfinissable. Entre la certitude que j'ai de mon existence et le contenu que j'essaie de donner à cette assurance, le fossé ne sera jamais comblé. Pour toujours, je serai étranger à moi-même. En psychologie comme en logique, il y a des vérités mais point de vérité. »

Extrait 14 :¹³

Je me sens assez libre maintenant pour ne plus avoir à m'écarter de l'objet de cette conférence, qui est d'aider à comprendre ce qu'est le surréalisme. Une certaine ambiguïté immédiate contenue dans ce mot peut en effet conduire à penser qu'il désigne je ne sais quelle attitude transcendantale alors qu'au contraire il exprime —• et d'emblée a exprimé pour nous — une volonté d'approfondissement du réel, de prise de conscience toujours plus nette en même temps que toujours plus passionnée du monde sensible. Toute l'évolution du surréalisme, de ses origines à ce jour, évolution que je vais tenter de

¹² Ibidem

¹³ BRETON André, Qu'est ce que le surréalisme ?

retracer, répond du souci qui ne nous a pas quittés, qui s'est fait pour nous de jour en jour plus impérieux, d'éviter à tout prix de considérer un système de connaissance comme un refuge, du souci de poursuivre toutes fenêtres ouvertes sur le dehors nos investigations propres, de s'assurer sans cesse que les résultats de ces investigations sont de nature à affronter le vent de la rue. A la limite, et cela depuis des années, exactement depuis qu'a pris fin ce qu'on pourrait appeler l'époque purement intuitive du surréalisme (1919-1925) à la limite, dis-je, nous avons tendu à donner la réalité intérieure et la réalité extérieure comme deux éléments en puissance d'unification, en voie de devenir commun. Cette unification finale est le but suprême de l'activité surréaliste : la réalité intérieure et la réalité extérieure étant, dans la société actuelle, en contradiction — nous voyons dans une telle contradiction la cause même du malheur de l'homme mais nous y voyons aussi la source de son mouvement — nous nous sommes assignés pour tâche de mettre en toute occasion ces deux réalités en présence, de refuser en nous la prééminence à l'une sur l'autre, d'agir sur l'une et sur l'autre non à la fois car cela supposerait quelles sont moins éloignées (et je crois que ceux qui prétendent agir simultanément sur elles ou bien nous trompent ou bien sont l'objet d'une inquiétante illusion), d'agir sur ces deux réalités non à la fois mais tour à tour, d'une manière systématique, qui permette de saisir le jeu de leur attraction et de leur interpénétration réciproques et de donner à ce jeu toute l'extension désirable pour que les deux réalités en contact tendent à se fondre l'une dans l'autre.

Extrait 15 :

« Le rêve a, pour les surréalistes, une vie propre aussi importante que celle de l'état de veille. André Breton, se basant sur la théorie de Freud (selon laquelle le rêve serait le symbole des désirs inconscients et des tendances inavouées), affirme que nos rêves pourraient nous aider à résoudre les "questions fondamentales de la vie".

Le rêve nous permet de "sonder la nature individuelle" et partage notre existence avec l'état de veille... Salvador Dali déclare à ce sujet dans *La Femme Invisible*: Le jour, nous cherchons inconsciemment les images perdues des rêves, et c'est pourquoi, quand

nous trouvons une image de rêve, nous croyons déjà la connaître et nous disons que seulement la voir nous fait rêver.

De plus, les rêves peuvent parfois nous donner une image de l'avenir, et les surréalistes ne manquèrent pas de constater ce fait étrange. En 1923, André Breton faisait, dans « Tournesol », Clair de Terre, 1923, le récit d'une rencontre qu'il devait faire l'année suivante en compagnie du sculpteur Giacometti. André Breton acheta un jour un "demi-masque" qui, par la suite, se trouva compléter une sculpture inachevée ». ¹⁴

Extrait 16 :

« Nous ne voulons pas avoir honte d'écrire et nous n'avons pas envie de parler pour ne rien dire. Le souhaiterions-nous, d'ailleurs, que nous n'y parviendrions pas personne ne peut y parvenir. Tout écrit possède un sens, même Si ce sens est très loin de celui que l'auteur avait rêvé d'y mettre. Pour nous, en effet, l'écrivain n'est ni Vestale, ni Ariel il est "dans le coup ", quoi qu'il fasse, marqué, compromis, jusque dans sa plus lointaine retraite. Si, à de certaines époques, il emploie son art à forger des bibelots d'inanité sonore, cela même est un signe c'est qu'il y a une crise des lettres et, sans doute, de la Société, ou bien c'est que les classes dirigeantes l'ont aiguillé sans qu'il s'en doute vers une activité de luxe, de crainte qu'il ne s'en aille grossir les troupes révolutionnaires. Flaubert, qui a tant pesté contre les bourgeois et qui croyait s'être retiré à l'écart de la machine sociale, qu'est-il pour nous sinon un rentier de talent ? Et son art minutieux ne suppose-t-il pas le confort de Croisset, la sollicitude d'une mère ou d'une nièce, un régime d'ordre, un commerce prospère, des coupons à toucher régulièrement ? Il faut peu d'années pour qu'un livre devienne un fait social qu'on interroge comme une institution ou qu'on fait entrer comme une chose dans les statistiques; il faut peu de recul pour qu'il se confonde avec l'ameublement d'une époque, avec ses habits, ses chapeaux, ses moyens de transport et son alimentation. L'historien dira de nous " Ils mangeaient ceci, ils lisaient cela, ils se vêtaient ainsi." Les premiers chemins de fer, le choléra, la révolte des Canuts, les romans de Balzac, l'essor de l'industrie concourent également à caractériser la Monarchie de Juillet. Tout cela,

¹⁴ <http://festivalmythicarts.over-blog.com/2016/12/le-reve-dans-le-surrealisme.html>

on l'a dit et répété, depuis Hegel : nous voulons en tirer les conclusions pratiques. Puisque l'écrivain n'a aucun moyen de s'évader, nous voulons qu'il embrasse étroitement son époque; elle est sa chance unique elle s'est faite pour lui et il est fait pour elle. On regrette l'indifférence de Balzac devant les journées de 48, l'incompréhension apeurée de Flaubert en face de la Commune; on les regrette pour eux : il y a là quelque chose qu'ils ont manqué pour toujours. Nous ne voulons rien manquer de notre temps peut-être en est-il de plus beaux, mais c'est le nôtre; nous n'avons que cette vie à vivre, au milieu de cette guerre, de cette révolution peut-être. Qu'on n'aille pas conclure de là que nous prêchions une sorte de populisme c'est tout le contraire. Le populisme est un enfant de vieux, le triste rejeton des derniers réalistes; c'est encore un essai pour tirer son épingle du jeu. Nous sommes convaincus, au contraire, qu'on ne peut pas tirer son épingle du jeu. Serions-nous muets et cois comme des cailloux, notre passivité même serait une action. Celui qui consacrerait sa vie à faire des romans sur les Hittites, son abstention serait par elle-même une prise de position. L'écrivain est en situation dans son époque : chaque parole a des retentissements. Chaque silence aussi. Je tiens Flaubert et Goncourt pour responsables de la répression qui suivit la Commune parce qu'ils n'ont pas écrit une ligne pour l'empêcher. Ce n'était pas leur affaire, dira-t-on. Mais le procès de Calas, était-ce l'affaire de Voltaire? La condamnation de Dreyfus, était-ce l'affaire de Zola? L'administration du Congo, était-ce l'affaire de Gide? Chacun de ces auteurs, en une circonstance particulière de sa vie, a mesuré sa responsabilité d'écrivain. »¹⁵

Extrait 17 :

Huis clos nous présente l'enfer sartrien, l'enfer en ce monde, qui consiste, selon l'auteur, à vivre sous le regard d'autrui ; aussi bien avait-il d'abord choisi pour titre : Les Autres. — Voici donc Garcin, le lâche qui se prenait pour un héros, Estelle l'infanticide, qui a causé en outre la mort de son amant, et Inès, une femme qui n'aime pas les hommes et se déclare elle-même méchante : « ça veut dire que j'ai besoin de la souffrance des autres

¹⁵ JP SARTRE, Présentation des Temps modernes, 1945.

pour subsister ». Ils sont morts tous les trois, et enfermés dans une même pièce. Ils ont commencé par mentir et « crâner » mais se révèlent bientôt dans leur turpitude et se torturent mutuellement. Soudain la porte s'ouvre : Estelle veut s'enfuir avec Garcin pour échapper à Inès, ou jeter Inès dehors et refermer la porte sur elle ; contre toute attente, Garcin n'a pas bougé.

Extrait 18 :

« Un jour vient [...] et l'homme constate ou dit qu'il a trente ans. Il affirme ainsi sa jeunesse. Mais du même coup, il se situe par rapport au temps. [...] Il appartient au temps et, à cette horreur qui le saisit, il y reconnaît son pire ennemi. Demain, il souhaitait demain, quand tout lui-même aurait dû s'y refuser. Cette révolte de la chair, c'est l'absurde ».

Extrait 19 :

Je tire de l'absurde, trois conséquences qui sont ma révolte, ma liberté, ma passion. Par le seul jeu de ma conscience, je transforme en règle de vie ce qui était invitation à la mort— et je refuse le suicide.

Extrait 20 :

« Comme l'existence du moins telle qu'elle nous est donnée - s'oppose à l'essence - du moins telle que nous la pensons l'existentialisme s'oppose l'essentialisme. L'objet de l'existentialisme est celui de connaître l'être individuel et concret, l'occasionnel! et non l'universel. La phénoménologie sartrienne ne traite pas de l'homme en général, aussi la connaissance y bénéficie-t-elle d'un statut particulier. La conscience proposée par le cogito cartésien n'implique pas pour Sartre qu'elle ait une connaissance d'elle-même, c'est-à-dire qu'elle soit cognitive. La conscience d'un plaisir n'implique pas la connaissance de ce plaisir, mais bien ce plaisir conscient de ce qu'il est un plaisir: et strictement rien de plus.

Il est dans la nature d'un plaisir d'être conscient. De même, la notion heideggerienne d'« être-dans-le-monde » implique-t-elle pour Sartre la conscience d'un monde matériel en-soi, distinct de l'homme qui est donc un pour-soi auquel apparaît le phénomène du monde en soi. À quoi s'ajoute la notion d'intentionnalité propre à Husserl, et qui caractérise la conscience telle que Sartre l'appréhende. »¹⁶

Extrait 21 :

« Si la liberté humaine est absolue, le sujet est néanmoins engagé dans une situation donnée (facticité = fait d'être de telle manière). Mais c'est l'homme qui donne un sens à la situation. Ainsi, une situation n'est pas insupportable en soi, elle le devient parce qu'un projet de révolte lui a donné ce sens. *“Jamais nous n'avons été aussi libres que sous l'Occupation”*. Une situation tragique rend d'autant plus urgente l'action. Le monde n'est jamais que le miroir de ma liberté.

La liberté est vue par **Sartre** comme un pouvoir de néantisation, comme un dépassement du donné (l'homme est un “pour-soi”). Néantiser signifie créer des possible au sein du monde tel qu'il est, figé, c'est y introduire de la liberté.

Ne pas choisir, c'est encore choisir (choisir de ne pas choisir). La seule limite à ma liberté est ma mort, laquelle transforme mon existence en essence, en être, en destin. Mourir c'est être (= ne plus exister)

L'homme vit pourtant mal cette situation de totale liberté. Il invente ainsi des subterfuges, notamment la **mauvaise foi**. La mauvaise foi consiste à faire semblant de croire que l'on est pas libre, c'est se rêver chose (repensons au coupe-papier). le garçon de café ou la coquette tente d'être en soi, à se couler dans le monde en tant que chose. La conscience, nous dit **Sartre**, cherche toujours à coïncider avec elle-même, à se remplir d'être, à se faire “en-soi”. »¹⁷

Extrait 22 :¹⁸

¹⁶ KREMER MARIETTI Angèle, Jean Paul Sartre et le désir d'être, une lecture de l'être et le néant, L'Harmattan

¹⁷ <https://la-philosophie.com/sartre-lexistentialisme-est-un-humanisme-commentaire>

¹⁸ SARTRE Jean Paul, l'existentialisme est un humanisme

C'est ce que j'exprimerai en disant que l'homme est condamné à être libre. Condamné parce qu'il ne s'est pas créé lui-même, et par ailleurs cependant libre, parce qu'une fois jeté dans le monde, il est responsable de tout ce qu'il fait. L'Existentialiste ne croit pas à la puissance de la passion. Il ne pensera jamais qu'une belle passion est un torrent dévastateur qui conduit fatalement l'homme à certains actes, et qui, par conséquent est une excuse. Il pense que l'homme est responsable de sa passion. L'existentialiste ne pensera pas non plus que l'homme peut trouver un secours dans un signe donné, sur terre, qui l'orientera ; car il pense que l'homme déchiffre lui-même le signe comme il lui plaît. Il pense donc que l'homme, sans aucun appui et sans aucun secours, est condamné à chaque instant à inventer l'homme.

Extrait 23 :

Il peut être compris. Cela veut dire que l'europpéen de 1945 peut se jeter, à partir d'une situation qu'il conçoit, vers ses limites de la même manière, et qu'il peut refaire en lui le projet du chinois, de l'indien ou de l'africain. Il y a une universalité de tout projet en ce sens que tout projet est compréhensible pour tout homme. Ce qui ne signifie nullement que ce projet définit l'homme pour toujours, mais qu'il peut être retrouvé. Il y a toujours une manière de comprendre l'idiot, l'enfant, le primitif ou l'étranger, pourvu qu'on ait des renseignements suffisants. En ce sens nous pouvons dire qu'il y a une universalité de l'homme : mais elle n'est pas donnée elle est perpétuellement construite. Je construis l'universel en me choisissant, je le construis en comprenant le projet de tout autre homme, de quelque époque qu'il soit. Cet absolu de choix ne supprime pas la relativité de chaque époque. Ce que l'existentialisme a à cœur de montrer, c'est la liaison du caractère absolu de l'engagement libre, par lequel chaque homme se réalise en réalisant un type d'humanité.¹⁹

Extrait 24 :²⁰

¹⁹ Ibidem

²⁰ <http://impactcampus.ca/le-mag/surrealisme-art-reve/>

Inspirés des travaux de Freud sur la place primordiale de l'inconscient dans la compréhension du monde et de notre « moi », les poètes surréalistes tendent à utiliser l'écriture automatique pour laisser libre cours à leur imagination. Cette technique va permettre aux mots de retrouver une certaine innocence, d'être dépossédés de leurs significations habituelles. « Il y aura un grand vase blond dans un arbre » écrit André Breton dans son poème *Au regard des divinités*. L'association des mots est étrange, décalée, ne semble avoir aucun sens. Pourtant, une image émerge dans notre esprit, un saisissement nous parcourt, nous sommes touchés par ces associations d'idées. L'image poétique jaillit alors spontanément de l'inconscient, de façon fortuite, sans « le moindre degré de préméditation », sa valeur est donc proportionnelle à son « degré d'arbitraire », comme le préconise André Breton.

Dans leur ouvrage commun, *Les champs magnétiques*, André Breton et Philippe Soupault, ont également eu recours à cette écriture automatique. Ils écrivent ainsi : « prisonniers des gouttes d'eau, nous ne sommes que des animaux perpétuels » ou encore « les planètes s'approchaient à pas de loup et des silences obscurs peuplaient les étoiles ». Nous voyons qu'ils ne cherchent pas à décrire la réalité avec véracité, au contraire, ils laissent les mots prendre des sens nouveaux pour faire émerger des images oniriques. L'objectif pour les surréalistes est de dépasser le réel, de s'en éloigner juste assez pour mieux y revenir, de manière éclairée, plus près de la vérité. C'est parce qu'ils vont au-delà des significations usuelles qu'ils redonnent au langage toute sa force, tout un imaginaire oublié, flétri par l'habitude. Francis Ponge a par exemple réussi à rendre toute leur beauté aux objets du quotidien dans son recueil *Le Parti Pris des choses*. Son poème consacré au pain fait de cet objet en apparence banale une œuvre d'art grâce à la part de rêve qu'il intègre dans sa description. Dans son article intitulé *Les aventures de l'automatisme*, Laurent Jenny nous dit : « Le rêve, ainsi que tous les états passifs et automatiques méritent d'être sauvés, relevés, pourvu qu'on les fasse valoir “sur le plan même de l'action”, qu'on les fasse intervenir “interprétativement dans la réalité, dans la vie” ». Le surréalisme forme donc un

pont entre l'inconscient et la réalité et permet de faire entrer la forme pure du rêve dans la littérature.

Extrait 25 :

«Vivre une expérience, un destin, c'est l'accepter pleinement. Or on ne vivra pas ce destin, le sachant absurde, si on ne fait pas tout pour maintenir devant soi cet absurde mis à jour par la conscience... Vivre, c'est faire vivre l'absurde. Le faire vivre, c'est avant tout le regarder... L'une des seules positions philosophiques cohérentes, c'est ainsi la révolte. Elle est un affrontement perpétuel de l'homme et de sa propre obscurité. Elle remet le monde en question à chacune de ses secondes... Elle n'est pas aspiration, elle est sans espoir. Cette révolte n'est que l'assurance d'un destin écrasant, moins la résignation qui devrait l'accompagner ».

Extrait 26 :

Tout au bout de ce long effort mesuré par l'espace sans ciel et le temps sans profondeur, le but est atteint. Sisyphe regarde alors la pierre dévaler en quelques instants vers ce monde inférieur d'où il faudra la remonter vers les sommets. Il redescend dans la plaine.

C'est pendant ce retour, cette pause, que Sisyphe m'intéresse. Un visage qui peine si près des pierres est déjà pierre lui-même. Je vois cet homme redescendre d'un pas lourd mais égal vers le tourment dont il ne connaîtra pas la fin. Cette heure qui est comme une respiration et qui revient aussi sûrement que son malheur, cette heure est celle de la conscience. A chacun de ces instants, où il quitte les sommets et s'enfonce peu à peu vers les tanières des dieux, il est supérieur à son destin. Il est plus fort que son rocher.

Si ce mythe est tragique, c'est que son héros est conscient. Où serait en effet sa peine, si à chaque pas l'espoir de réussir le soutenait? L'ouvrier d'aujourd'hui travaille, tous les jours de sa vie, aux mêmes tâches et ce destin n'est pas moins absurde. Mais il n'est tragique qu'aux rares moments où il devient conscient. Sisyphe, prolétaire des dieux, impuissant et révolté, connaît toute l'étendue de sa misérable condition : c'est à elle qu'il

pense pendant sa descente. La clairvoyance qui devait faire son tourment consomme du même coup sa victoire. Il n'est pas de destin qui ne se surmonte par le mépris.

Extrait 27 :

« Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. J'ai reçu un télégramme de l'asile : « Mère décédée. Enterrement demain. Sentiments distingués. » Cela ne veut rien dire. C'était peut-être hier.

L'asile de vieillards est à Marengo, à quatre-vingts kilomètres d'Alger. Je prendrai l'autobus à deux heures et j'arriverai dans l'après-midi. Ainsi, je pourrai veiller et je rentrerai demain soir. J'ai demandé deux jours de congé à mon patron et il ne pouvait pas me les refuser avec une excuse pareille. Mais il n'avait pas l'air content. »

Extrait 28 :

La formation même du terme [...] pose une difficulté logique immédiate. Si le moderne est l'actuel et le présent, que peut bien signifier ce préfixe post- ? N'est-il pas contradictoire ? Que serait cet après de la modernité que le préfixe désigne si la modernité est l'innovation incessante, le mouvement même du temps ? Comment un temps peut-il se dire d'après le temps ? Comment un présent peut-il nier sa qualité de présent ? On répondra provisoirement que le postmoderne est d'abord un mot d'ordre polémique en l'inscrivant en faux contre l'idéologie de la modernité ou la modernité comme idéologie, c'est-à-dire moins la modernité de Baudelaire, dans son ambiguïté et son déchirement, que celle des avant-gardes historiques du XX^e siècle.²¹

Extrait 29 :

La citation la plus célèbre du *Deuxième Sexe* est : « On ne naît pas femme, on le devient ». Elle signifie que les femmes apprennent à agir comme on attend qu'une femme se comporte dans sa culture. Ce rôle social féminin change en fonction des civilisations et des époques. La suite de cette citation est en effet la suivante : « Aucun destin biologique,

²¹ Antoine Compagnon, *Les Cinq paradoxes de la modernité*

psychique, économique ne définit la figure que revêt au sein de la société la femelle humaine ; c'est l'ensemble de la civilisation qui élabore ce produit intermédiaire entre le mâle et le castrat qu'on qualifie de féminin. »²²

²² <https://www.lumni.fr/article/le-deuxieme-sexe-de-simone-de-beauvoir-fiche-de-revision>